

Dans la mêlée du XXe siècle. Robert Poulet, le corps étranger Jean-Marie Delaunois / Cécile Vanderpelen

Dans le dernier numéro des *CHTP* (n° 12, 2003, p. 240-242), nous avons publié un compte rendu de Cécile Vanderpelen relatif à l'ouvrage de Jean-Marie Delaunois, *Dans la mêlée du XXe siècle. Robert Poulet, le corps étranger*. Ce texte a suscité la réaction de l'auteur. Conformément à nos règles, nous

livrons cette réplique, ainsi que la réponse de Cécile Vanderpelen à cette mise au point, ce qui, pour nous, clôt le débat. Ajoutons encore qu'une erreur technique avait conduit à l'amputation de la fin du compte rendu initial, ce qui nous a amenés à le reproduire dans son intégralité.

La rédaction

Compte rendu initial de Cécile Vanderpelen

JEAN-MARIE DELAUNOIS

«Dans la mêlée du XX^e siècle. Robert Poulet, le corps étranger»

Erpe, Éditions De Krijger, 540 p.

Figure emblématique de la collaboration intellectuelle belge francophone, Robert Poulet (1893-1989) a fait l'objet de plusieurs études signées Jacques Willequet et Alain Dantoing, deux historiens capturés par l'esprit corrosif de ce "fasciste modéré" et travaillant à la réhabilitation de l'incivique et proscrit. Jamais toutefois, une biographie générale n'avait été réalisée. Le personnage, pourtant, le mérite. Romancier, essayiste et critique, il a participé de très près, dans l'Entre-deux-guerres, à de nombreux groupes, revues et mouvements tant littéraires que politiques (*Sélection, Nord, Le Disque vert, Le Manifeste du lundi, La Revue réactionnaire, Cassandre, Le Nouveau Journal*, etc.). Dans les années 1930, il se fait le théoricien du "fascisme occidental": ni italien, ni nazi, mais enraciné dans la tradition monarchique nationale. En 1940,

il devient une figure de proue de la presse collaborationniste en prenant la direction du *Nouveau Journal*, selon lui par fidélité au Roi. À la Libération, il est condamné à mort. L'affaire provoque beaucoup de remous car Poulet assure avoir eu l'aval du secrétaire du Roi, le comte Capelle, lors de la fondation du *Nouveau Journal*. Sa peine sera commuée en détention perpétuelle. Sans doute considéré comme trop encombrant en prison, il est libéré après cinq ans d'incarcération. Exilé à Paris, il occupera durant quinze ans la fonction de conseiller aux éditions Plon, tout en participant aux revues les *Écrits de Paris* et *Rivarol*. Jusqu'à sa mort, il donnera au journal satirique *Pan*, sous le pseudonyme de Pangloss, des critiques littéraires très prisées par toute une frange de l'intelligentsia belge.

Cet ultime biographe, licencié en histoire de l'Université catholique de Louvain, qui a précédemment consacré un ouvrage à cet autre collaborateur que fut José Streeel,

s'est donné comme projet de redorer le blason de l'intellectuel Robert Poulet et de rendre ses lettres de noblesse à une œuvre littéraire qu'il estime injustement délaissée. Pour ce faire, il a pu s'appuyer sur l'abondante documentation que lui a léguée feu Alain Dantoing et accéder à des sources demeurées jusqu'à présent à l'abri des regards historiques indiscrets : les archives de Poulet lui-même, comprenant son journal inédit. Il a également pu consulter le fort convoité journal de Paul Werrie, autre intellectuel collaborateur qui fut l'ami de Poulet. Rien de ce qui a été écrit par et sur Poulet ne lui a donc échappé. En ressort-il un éclairage neuf sur l'homme, l'intellectuel et l'écrivain ?

Force est de constater que l'auteur est fasciné par l'homme qu'il étudie et le plus souvent acquis à ses arguments. Plus d'une fois, on le surprend à se faire le zéléateur de la pensée de Poulet par l'entremise de Poulet; on ne distingue plus qui s'exprime sous sa plume. Les mémoires de l'intéressé servent le plus souvent à expliquer les attitudes et prises de positions, ce qui donne lieu à des confusions chronologiques. Ainsi, par exemple, les sentiments et ressentiments de l'ancien poilu dans l'Entre-deux-guerres sont explicités à partir d'écrits datant des années 1970-1980. Traité dans ce sens, le récit se construit dans un esprit téléologique et néglige d'interroger les positions successives de l'individu dans un espace en devenir et soumis à d'incessantes transformations, ce que Pierre Bourdieu appelait la trajectoire. Les engagements ne sont pas expliqués à partir du contexte historique et social général. La famille et les lieux ne sont pas explorés. L'histoire de la famille Poulet, survolée en quelques

pages (p. 18-21), n'occasionne pas une anamnèse fouillée propre à instruire le lecteur sur l'héritage social et symbolique reçu, ni sur les liens affectifs. Pas une ligne n'est réservée à la mère, à la famille de cette dernière et aux relations maternelles. C'est particulièrement dommageable quand on sait le rôle qui incombe aux mères dans l'éducation religieuse et dans les phénomènes de croyances en général. Les différents lieux d'habitation – forcément instructifs de l'univers immédiat et de l'espace social – ne sont pas véritablement reconstitués. De même, ce n'est qu'en fin de volume qu'on trouvera évoqués les rapports avec Georges Poulet (qui porte également le pseudonyme de Georges Thialet), critique littéraire de renommée qui a pourtant été très présent dans la vie de Robert, puisque les deux frères travaillent en tandem lors de la création de *La Revue réactionnaire*.

Le capital scolaire aurait également mérité une attention plus soutenue. Une seule ligne est réservée aux études secondaires accomplies au collège jésuite Saint-Servais de Liège (p. 21). Une analyse de la formation intellectuelle reçue dans cet établissement, qui à l'époque était un vivier de diffusion de la pensée de Charles Maurras, tombait pourtant sous le sens. La filiation avec les théories politiques, éthiques et esthétiques de l'idéologue n'est, en outre, pas mise en relief. De manière générale, se basant sur les seules paroles de Poulet, l'auteur ne parvient pas réellement à dresser un portrait de son cheminement idéologique. Sans le 'classer' de manière arbitraire, il eut fallu le situer dans l'arborescence des courants de droite et d'extrême-droite (anarchisme de droite, fascisme, conservatisme, réaction, etc.)

et dégager les parentés théoriques de manière plus claire (avec Maurras, Céline, Lemaître, etc.). Pour décrire les idées de Poulet après-guerre, l'auteur se contente de reproduire une série de citations sur des sujets divers (l'antisémitisme, la Belgique, la nouvelle droite, la réaction, etc.) sans commentaire critique ni synthèse. Le vécu religieux, dont la singularité mérite d'être soulignée, n'est pas d'avantage analysé. Vraisemblablement, Jean-Marie Delaunoy craint de corrompre les idées de Poulet et s'emploie à en isoler chaque élément, perdant un lectorat demandeur d'interprétation. Bâti comme une plaidoirie (constellée de points d'exclamations), le propos vise à distinguer systématiquement toutes les prises de positions du sujet pour en déforcer – en extirper – le caractère anti-éthique (notamment concernant l'antisémitisme). Ce procédé visant à 'noyer le poisson' irrite souvent.

D'autre part, l'heuristique proposée est entièrement concentrée sur les sources primaires laissées par Poulet. La bibliographie est peu originale et ignore absolument les travaux en histoire culturelle. Il en résulte un problème méthodologique, dont l'un des effets est l'impossibilité pour le lecteur de situer la personne étudiée dans le monde culturel de son époque, et ce malgré la volonté affichée par Jean-Marie Delaunoy. Pour évaluer la réception du critique cinématographique auprès des professionnels de ce secteur, il se base sur les seuls articles de Poulet réagissant aux textes qui le concernent. De même, lorsqu'il s'agit de cerner sa place dans le champ de la critique littéraire française et belge, on se perd dans une trentaine de pages de citations d'auteurs divers appartenant tous au milieu de Poulet. Il eût

sans doute été plus pertinent de mettre au point une méthode quantitative d'estimation.

La démarche concentrique a également pour effet de laisser dans l'ombre les nombreux réseaux auxquels a appartenu Poulet et dont il aurait été important de brosser un profil général, enrichi par la correspondance. Mais il est vrai que Poulet a eu la prétention d'être un intellectuel marginal, solitaire, 'au-dessus de la mêlée', posture classique dans son milieu professionnel, et à laquelle Jean-Marie Delaunoy se laisse prendre. Or, l'histoire individuelle est souvent un moyen efficace de pénétrer les fonctionnements collectifs, et réciproquement. Sur ces questions, l'auteur aurait pu s'appuyer sur les excellents travaux qui ont été consacrés à l'histoire des maisons d'édition et revues, et sur les recherches récentes concernant la problématique des réseaux en général. Les relations entre Poulet et les personnalités gravitant autour de Denoël, la *Revue réactionnaire*, *Sélection* ou encore le *Nouveau Journal* méritaient d'être étudiées. Elles sont mieux décrites, quoique de manière insuffisante, dans le cas de la maison Plon et de la revue *Rivarol*.

En revanche, la plupart des événements objectivables (surtout pour la période de guerre) qui jalonnent la vie de Poulet sont scrupuleusement consignés. Les historiens qui cherchent des informations précises pour reconstituer la chronologie des faits pourront utilement puiser dans l'ouvrage.

Mais ne peut-on pas attendre plus d'une biographie scientifique moderne ? On sort de la lecture de plus de 400 pages otage de l'ambivalence de l'auteur, déchiré entre son admiration pour un écrivain non

conformiste et imaginaire, et sa résistance face à un intellectuel nourrissant des préjugés et des illusions “parfois infects” (p. 451). Habité par son désir d’expliquer – voir d’absoudre –, le biographe a négligé une étape fondamentale dans la démarche scientifique : la description, qui ouvre les portes à l’interprétation. La mise en

concept – par la périodisation, la confrontation aux idéaltypes d’une époque, les relations entre les entités sociétales –, autant d’intrigues qui doivent guider le discours historique, est dès lors négligée.

L’ouvrage est un vaste exercice, passionné, dont un avocat n’aurait pas à rougir.

Réponse de Jean-Marie Delaunois

Je n’aurais pas réagi à la recension de mon étude sur Robert Poulet par Madame Vanderpelen si elle avait obéi aux exigences d’une chronique scientifique.

Il y a le ton de dénigrement constant, incompatible avec l’esprit de la critique historique, mais surtout le contenu qui, bâti à partir d’un préjugé défavorable, dénature l’objet et le sens de mon travail.

Comme preuves, plusieurs affirmations gratuites : 1) l’auteur “s’est donné comme projet de redorer le blason intellectuel de Poulet”, alors que j’envisageais, “en l’absence d’ouvrages de référence sur le sujet (...) de faire œuvre scientifique” (p.14), 2) il “est fasciné par l’homme”, 3) “le plus souvent acquis à ses arguments”, 4) il se fait “le zélateur de la pensée de Poulet par l’entremise de Poulet”, 5) “habité (qu’il est) par son désir d’expliquer, voire d’absoudre”. Propos d’autant plus graves qu’ils ne sont jamais étayés d’exemples : ici se dévoile le procès d’intention.

Comme maigres appuis à l’accusation : 1) de prétendues “confusions chronologiques” sous prétexte que pour cerner l’état d’esprit de Poulet au sortir de la Grande

Guerre, je fais référence à des écrits postérieurs aux faits (mais l’historien n’est-il pas tributaire des sources existantes ?); 2) l’auteur “craint de corrompre les idées de Poulet” (mais serait-ce une attitude d’historien de “corrompre” la pensée du sujet qu’il étudie ?) et s’emploie “à en isoler chaque élément, perdant un lectorat demandeur d’interprétation” (au singulier, ce qui m’effraie : n’y aurait-il qu’une interprétation possible ?); 3) quand l’auteur présente la critique cinématographique, “il se base sur les seuls articles de Poulet réagissant aux textes qui le concernent” (sur un point précis : pour citer ses contradicteurs (p. 55), ce qui n’est tout de même pas le défendre); 4) quand il s’agit de critique littéraire, “on se perd dans une trentaine de pages de citations d’auteurs divers appartenant tous au milieu de Poulet” [non pas trente mais trois, dans un chapitre (p. 364-396) qui n’est par ailleurs pas le seul consacré au sujet; en outre, Michel Tournier, Alphonse Boudard, Alain Bosquet, Roger Peyrefitte, Dominique Rolin, Jean Paulhan, Thomas Owen, et j’en passe : les Supervielle, Marcel, Arland, des analystes comme Germaine Sneyers, Gustave Charlier, Joseph Hanse, seraient tous enchantés d’apprendre qu’ils “étaient

du milieu de Poulet”, autrement dit, par exemple, partisans de la collaboration, de la victoire allemande et des idées d’Ordre nouveau.

Quant aux idées politiques de notre homme, elles sont synthétisées à chaque étape : notamment après la Grande Guerre (p. 29-30), avant 1940 (p. 73-76), au début de l’occupation (p. 117-124), et après-guerre (p. 297-301 et 308-309). J’ai complété ces dernières par des citations qui visent à illustrer la tournure d’esprit et de plume de Poulet et le “canavas représentatif de ses opinions”. J’ajoute qu’elles n’étaient “jamais dénuées d’excès, ni d’outrances : elles faisaient partie intégrante du personnage” (p. 309), dont la pensée “féroce” oscillait “entre goguenardise et cynisme” (p. 323). Jugement non équivoque comme ceux portés d’ailleurs sur nombre d’interprétations de Poulet : voir par exemple les p. 301-308 sur *L’Histoire “officielle” contestée*. Un “zélateur” de Poulet n’aurait jamais écrit ces lignes !

Bref, quand on agit avec autant de légèreté dans la recension d’un livre, on ne donne pas des leçons d’heuristique (surtout sans citer les sources ni donner les raisons !) et de méthodologie (les quelque 3.000 notes de référence qui composent le volume indiquent les nombreux documents originaux utilisés : pièces judiciaires, papiers privés ou d’associations... ; en outre, il va de soi que les papiers issus du “fonds Poulet” ne sont pas nécessairement de sa plume ou à son avantage).

Libre à Madame Vanderpelen d’affirmer que rien n’est jamais clair, que les contextes ne sont jamais suffisamment expliqués.

Mais, outre de nouveau l’absence d’exemples concrets, je constate que ce jugement – qui exploite avec légèreté les limites *légitimes* du travail sur lesquelles je reviens pourtant suffisamment – lui permet de ne pas entrer dans ma démarche, ni dans le fond du sujet, avec toutes ses nuances, et au bout du compte de ne rien dire, ou si superficiellement, de ce qui a été fait. Les rares cas cités, curieusement limités au chapitre 1 alors que l’ouvrage en compte 25 !, dans le style autoritaire : “l’auteur aurait dû...”, n’apportent jamais, contrairement à la déontologie élémentaire qui veut qu’on justifie sa critique, le moindre élément susceptible d’infirmier (par exemple) mon analyse. On préfère s’appuyer sur une terminologie qui se veut impressionnante (“idéaltypes”, “entités sociétales”, “réseaux”, “fonctionnements collectifs”, “anamnèse”...) mais qu’on ne définit jamais.

Les contenus de l’ouvrage sont donc passés sous silence. Pas une ligne sur l’occupation, sur la répression, sur l’“affaire” Poulet, élément central développé en long et en large, sur l’itinéraire politique et littéraire de l’homme. Ce n’est pas sérieux. On dirait que Madame Vanderpelen, par esprit de système peut-être, et aussi sans doute en partie de bonne foi, du moins espérons-le, s’est accoutumée une fois pour toutes à une vérité figée, communément répandue, et qu’elle tient dès lors pour erreur ce qui n’épouse pas les voies de cette stérilité. Sa lecture s’en trouve biaisée : du haut de son savoir, elle m’impose ce que j’aurais dû faire.

Le compte rendu d’un livre consiste pourtant à dire ce qu’il contient et non à tourner autour par cercles allusifs. On

juge un dossier sur base des pièces qui le composent, non sur base de celles qui n’y sont pas, et dont l’existence, en l’occurrence, resterait entièrement à prouver.

Si mon étude était vraiment celle que Madame Vanderpelen a parcourue, je doute qu’un historien de la renommée de Jean Vanwelkenhuyzen m’aurait fait les honneurs d’une préface.

Réplique de Cécile Vanderpelen

Faire œuvre d’histoire ne signifie pas consulter des mètres d’archives et écrire des livres épais peuplés de notes en bas de pages. La discipline a d’autres exigences.

Le compte rendu dans une revue scientifique n’est pas une analyse historique. S’adressant à ses pairs, le critique expose le contenu d’un travail et juge de sa qualité selon les critères communément admis.

Parmi ces critères, le plus important est la pertinence des questions qui construisent le discours sur l’objet d’histoire. Dans l’introduction de son livre sur Robert Poulet, Jean-Marie Delaunois expose les trois moteurs de sa démarche : 1°/ combler une lacune historiographique 2°/ “sonder un homme, une âme, un drame” (p. 14) 3°/ permettre à la postérité “de retenir sa plume, plutôt que ses mésaventures

politiques” (p. 15). À supposer que la personne de Poulet soit “délaissée” par les historiens et les historiennes de la littérature ¹, il n’est pas certain que des informations sur son âme et sa vie renouvellent une problématique. Pour qu’un tel projet soit honoré, il me semble que deux conditions doivent être remplies.

Premièrement, comme l’a écrit l’historien Antoine Prost, “pour qu’un homme individuel intéresse l’histoire, il faut qu’il soit, comme on dit, *représentatif*, c’est-à-dire représentatif de beaucoup d’autres, ou alors qu’il ait eu sur la vie et le destin des autres une influence vérifiable, ou encore qu’il fasse ressortir, par sa singularité même les normes et les habitudes d’un groupe en un temps donné” ². Ces trois axes fondamentaux demeurent absents du propos de Jean-Marie Delaunois.

1 Cette opinion est contestable : Poulet figure parmi les principales occurrences des deux derniers ouvrages de références sur la littérature belge [CHRISTIAN BERG & PIERRE HALEN (dir.), *Littératures belges de langue française. Histoire & perspectives (1830-2000)*, Bruxelles, Le Cri, 2000 et JEAN-PIERRE BERTRAND, MICHEL BIRON, BENOÎT DENIS & RAINIER GRUTMAN (dir.), *Histoire de la littérature belge (1830-2000)*, Paris, Fayard, 2003]. Il était également très présent dans les analyses présentées lors du colloque *Société, culture et mentalités. L’impact de la Seconde Guerre mondiale en Belgique* organisé par le CEGES (*Leurs occupations. L’impact de la Seconde Guerre mondiale sur la littérature en Belgique*, études réunies par Paul Aron, Dirk De Geest, Pierre Halen, Anton Vanden Braembussche, Bruxelles, Textyles/CREHSGM, 1997). Enfin et surtout, une entrée significative lui est réservée dans le *Dictionnaire des lettres françaises. Le XXe siècle* [MARTINE BERCOT & ANDRÉ GUYAUX (dir.), (coll. “Encyclopédies d’aujourd’hui”), Paris, Librairie générale française/Le Livre de Poche, 1998, p. 875].

2 ANTOINE PROST, *Douze leçons sur l’histoire*, Seuil, Point Histoire H225, 1996, p. 148.

Toute l'attention est focalisée sur la seule personne de Poulet. Les questions des réseaux, des milieux sociaux et des collectivités professionnelles semblent être des points aveugles. Ou points aveuglés, on ne sait. Ainsi, le droit de réponse, énumérant les critiques de Poulet, "oublie" certains noms "compromettants" mais pourtant bien présents dans l'index du livre : Drieu la Rochelle, Robert Brasillach, Jules Van Erck, Pol Vandromme, Félicien Marceau. Mais que dire alors de ceux cités dans le texte ci-avant ? Michel Tournier est chef des services littéraires chez Plon alors que Poulet y est conseiller. Alphonse Boudard, anarchiste de droite, est un grand admirateur de Céline. Alain Bosquet est, après-guerre, critique littéraire au *Figaro* et à la *Revue des Deux Mondes*, alors fort marqués à droite. Il est aussi proche du groupe qui gravite autour de la Table ronde, dont fait partie Poulet. Roger Peyrefitte, par parenthèse chargé de mission par le gouvernement de Vichy en 1943, affichera toujours des idées très conservatrices et élitistes sur le plan politique. Dominique Rolin, dont les premières œuvres paraissent dans *Cassandra*, est, après son exil à Paris, proche des hommes de lettres évoluant autour des éditions Denoël, chargées des œuvres de Céline et de plusieurs romans de Poulet. Thomas Owen, de son vrai nom Gérard Berthot, édite en 1942 l'un de ses romans, *L'initiation à la peur*, chez Les Auteurs associés, maison apparentée au mouvement rexiste. Il collabore après-guerre à des revues catholiques pro-léopoldistes dans lesquelles on retrouve également Poulet (*Audace*, *Le Phare-Dimanche*). Germaine Sneyers, critique au *Vingtième siècle*, entretient avant-guerre une relation amoureuse avec un grand ami de Poulet, Paul

Werrie. Par ce biais, elle fait éditer en primeur *Le Manifeste du Lundi* (co-rédigé par Poulet) dans le *Vingtième siècle*. Elle épouse ensuite Paul Dresse, catholique réactionnaire qui restera proche de Poulet, l'éditant dans sa revue *Audace*. Enfin, Marcel Arland dirige pendant la guerre la revue *Comoedia* et continue à participer à la *Nouvelle Revue française* après sa reprise par Drieu. Partisan de la Révolution nationale, il a donné des gages à l'occupant en éditant en 1941 une *Anthologie du paysan français à travers la littérature* (Stock). Appartenir à une mouvance littéraire ou idéologique ne veut pas pour autant dire entretenir des liens d'amitié. Nanti de la distance que lui procure sa position d'observateur, l'historien a pour tâche de situer les lignes de forces et les pôles d'un champ littéraire. Que les agents étudiés soient ou non "enchantés" d'être affiliés au monde qu'il décrit ne relève pas de ses préoccupations.

Une deuxième condition pour faire "avancer" l'histoire est de tenir compte des acquis de la recherche. En matière d'histoire des intellectuels et des idéologies, l'historiographie s'est enrichie ces vingt dernières années d'ouvrages français fondamentaux, dus notamment à l'Institut d'Histoire du Temps présent (Nicole Racine, Michel Trebitsch, etc.) ou aux sociologues (Gisèle Sapiro, Hervé Serry, Christophe Charle, Anne-Marie Thiesse, etc.). Pour ce qui a trait à la Belgique, les travaux d'Eric Defoort ont éclairé de manière magistrale les milieux catholiques murrassiens francophones. Ceci sans parler des travaux anglo-saxons et allemands. Tous ces scientifiques ont élaboré des concepts "impressionnants" parce qu'ils sont opérants. On les cherchera

vainement dans cette dernière biographie de Poulet.

Au total, comme je l'ai dit, l'absence de *contexte général* est le défaut de ce livre. On peut comparer cette étude à celle d'un botaniste qui examinerait une orchidée dans un jardin. Il analyserait au scalpel la plante et tous les autres végétaux qui l'entourent. Mais jamais il ne se demanderait ce qu'est une orchidée, de quel végétal il s'agit, à quelle famille et à quelle espèce elle appartient. Il ne s'interrogerait pas non plus sur l'aire de répartition de la plante sur la terre, et par là-même, sur les conditions écologiques qu'elle requiert.